

gées les deux collines et les rives des deux beaux fleuves qui en baignent le pied.

Apportant dans les plis de leur manteau les arts et l'industrie d'un pays déjà avancé en civilisation, les nouveaux venus s'exprimaient dans une langue riche, sonore et souverainement harmonieuse; mais contrairement à ce qui se passa plus tard à l'époque de la conquête et de la domination romaine, ils ne purent, perdus qu'ils étaient dans la foule, dominer assez le peuple avec lequel ils tenaient à conserver de bons rapports, pour lui imposer leurs mœurs et leur langage. Ce furent eux, au contraire, qui, par les alliances qu'ils contractèrent avec les indigènes, durent se fondre peu à peu avec les propriétaires du sol, et se plier à leur langage et à leurs coutumes. A peine quelques mots, se rapportant en grande partie aux arts ou à l'industrie, ou indiquant des objets ou idées nouveaux aux yeux de ce peuple tout primitif, ont-ils surnagé dans le pêle-mêle qui a absorbé la langue des arrivants dans celle des peuples autochtones. Voilà ce qui nous explique comment nous rencontrons un si petit nombre de locutions grecques dans la langue qui s'est transmise jusqu'à nous, et sur laquelle le latin, dérivé lui-même du grec, devait exercer plus tard une bien plus grande influence. Laisant donc de côté tous les noms grecs, — et ils sont nombreux, — que nous pouvons avoir reçus par la voie des latins, je ne relaterai ici que ceux qui ont retenu directement dans le roman la forme grecque, et dont les similaires sont presque méconnaissables, ou tout au moins fort altérés dans le latin. N'ayant point ici à m'occuper de comparer le génie des deux langues, grecque et romane, ma tâche sera bien simplifiée; elle se bornera à mettre en regard du mot patois le mot hellénique correspondant ou celui qui en est évidemment la racine.